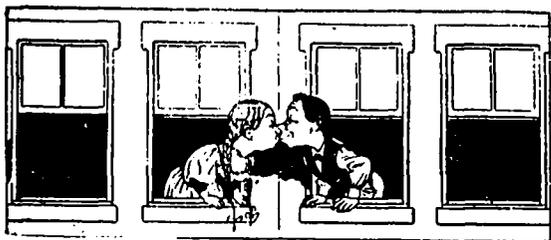


L'AMOUR EST TOUJOURS PUISSANT



I

Lui. — Oh ! blonde chérie ! Un baiser, rien qu'un baiser.



II

La mère du jeune homme (à la fenêtre de droite). — Dieu me garde ! Voici mon Denis qui embrasse cette chioie d'Hollandaise de la maison voisine ! Mais je vais empêcher cela... oui...

Le père de la jeune fille (à la fenêtre de gauche). — Tonnerre des Antilles ! Ma fille qui s'amourache de cet imbécile d'Irlandais ! Je vais y mettre bon ordre ; attends un peu !

ECCE HOMO

"Voilà l'homme !..." disait le proconsul aux Juifs
En leur montrant Jésus pâle, les yeux pensifs,
Enveloppé de pourpre et le front ceint d'épines.
Et, comme chaque mot de ces pages divines,
Cet ironique outrage au prisonnier muet
Soudain se magnifie et jette le reflet
D'un si mystérieux, d'un si puissant symbole,
Qu'un monde tout entier tient dans cette parole.
— Voilà l'homme ! — Drapé dans le manteau des rois,
Où s'en va-t-il ? Vers son Calvaire, vers sa Croix.
C'est pour l'ensanglanter que le sort le couronne,
Pour le tuer qu'un peuple immense l'environne.
— Voilà l'homme ! — Héros d'un triomphe qui ment,
Victime qu'un bourreau vêt somptueusement
Et qui n'a de recours dans la sinistre fête
Que de courber l'épaule et de lever la tête :
L'épaule pour porter le faix du bois mortel,
La tête pour chercher du regard dans le ciel
Le Père qui nous fit une loi du supplice.
— Voilà l'homme ! — Et qui doit vider l'amer calice
Dans l'abandon, certain de reconnaître un jour
Que cette loi si dure est une loi d'amour.

PAUL BOURGET.

AU PAYS DES ENFANTS

Des personnes raisonnables ne verront là que deux enfants sur deux chaises : Jean par devant, sur une première chaise ; Pauline par derrière, sur une seconde chaise. Et voilà.

Mais, à considérer l'animation de Jean, la façon dont il enfle la voix pour interpellier le tabouret devant lui, sur le tapis, des personnes moins raisonnables commenceront peut-être à y démêler autre chose. Et lorsque ces personnes auront avisé la ficelle qui relie Jean sur sa chaise au tabouret sur le tapis, et entendu claquer le fouet qui tâche de secouer la torpéur du tabouret, ces personnes peu raisonnables, mais perspicaces, seront bien près de comprendre qu'elles se trouvent non pas devant Jean et un inerte tabouret, mais en présence d'un cocher et d'un cheval... Si ces personnes ont l'esprit de poursuivre leurs investigations, elles découvriront que Pauline, souriant, minaudant, jacassant derrière son frère, est une dame en compagnie d'autres dames installées confortablement dans la voiture de ce cocher ; et même — à voir Jean s'agiter comme un possédé et balancer avec frénésie ses jambes pendantes — elles ne douteront pas que le cheval trotte et que la voiture roule vite, vite, vite...

Rien n'est plus vrai, en effet.

Jean n'a plus ses grosses joues et ses cheveux bouclés. C'est un grand cocher à perruque poudrée, s'il vous plaît, avec un grand chapeau galonné et un habit à la française tout doré, comme on peut en voir sur les images à deux sous.

Pauline est une marquise, une princesse, enfin la filleule d'une fée ; elle a des robes couleur du temps, et elle est belle comme le jour.

Ils vont aussi vite que le vent, à travers un pays féérique...

Mais Jean se calme, ses petons s'arrêtent. Il paraît qu'on est arrivé...

D'un coup de reins, qui le redresse et le fait glisser de la chaise sur le tapis, notre cocher a quitté son siège. Et maintenant il s'empresse, il se courbe, il sourit et il tend la main à la princesse. Il n'en faut pas douter, le cocher est devenu un prince qui aide gaillardement la noble visitante à descendre de voiture. Or, une belle dame ne descend pas de sa voiture comme un cocher de son siège. Et la belle dame s'attife, et tarde, et gémit d'une voix mourante :

— O prince, quel voyage ! quelle fatigue !

Le prince cherche une phrase ;

mais il ne sait que répéter, en saluant la main sur son cœur :

— O princesse ! O princessou ! seu ! seu !

Et, bien qu'il parle du haut de sa tête, sur un ton pointu, assurément très distingué, de fâcheux enroulements rappellent les jurons du cocher... Illusion peut-être, ou, tout au moins, détail méprisable. Il en est de même pour la tourture empâtée du prince qui, du bout des doigts promène la princesse. Il ne faut pas croire à cette démarche lourde, hésitante, inquiétante même par instants dans ses efforts d'élégance. Nous sommes en présence d'un galant prince, je vous le répète, et charmant, et valet, à la taille fine, aux pieds légers. Il mène la princesse à travers ses parcs

où fleurissent des plantes merveilleuses...

Mais en termes précipités, où ne se reconnaît plus la voix de la princesse, Pauline dit familièrement au prince :

— Maintenant, tu m'offres un grand dîner.

Et le prince, d'une voix qui n'a plus l'élévation d'une voix de prince, ni la vulgarité d'une voix de cocher, répond sur le même ton :

— Oui, un festin.

Et les voilà devant la chaise ; non, la voiture ; je veux dire devant une table, car c'est une table, il n'y a pas à s'y tromper, et ils mangent dans des plats précieux des mets exquis...

Tout cela ne se voit guère, ou point ; on se nourrit de choses si légères ! Et il est indéniable que le prince et la princesse portent très souvent leurs doigts à leur bouche, en claquant de la langue, en mastiquant bruyamment et en roulant des yeux charmés. Ceci, bien entendu, est l'apparence faite pour le vulgaire et faite à sa portée. Les princes et les princesses, nous le savons, ne mangent point avec leurs doigts, et ne claquent point de la langue en mastiquant bruyamment et en roulant des yeux...

...Le prince a disparu. Le cocher remonte sur son siège, la princesse dans sa voiture, et le tabouret, je veux dire le cheval, file au grand trot...

Tout à coup, de ce ton bref qui prédit les événements nouveaux et imminents, Jean a lancé :

— Maintenant, on fait les brigands ?

Formidable aussitôt, il hurle en bondissant sur son siège et en pointant son fouet à droite, à gauche :

— Pif ! Paf ! Boum ! Boum !

La princesse, qui, perdue dans une conversation avec ces dames, n'a pas entendu la prophétie, devine aux terribles détonations le danger qui la menace. Elle empoigne des deux mains le siège de son cocher, et elle crie pleine d'épouvante :

— Non ! Jean ! non !... Je ne veux pas les brigands ! pas les brigands !

Mais le sort en est jeté. Malgré tout son pouvoir, Jean ne peut plus sans doute revenir contre ce qui a été décrété.

Les chaises, les fauteils, les tabourets, les poufs, sont des rochers et des cavernes, repaires sinistres des brigands... Les voyez vous accourir de toutes parts avec leurs chapeaux pointus et leurs jambes ficelées de bandelettes ? Ils ont des yeux féroces qui luisent dans leurs faces barbues. Ils ressemblent au marchand de marrons du coin, aux modèles italiens qui posent pour les peintres, aux mendiants, au diable, à tout ce qui fait peur dans les images, dans les rues et dans les rêves. Jean s'empresse de les détruire à mesure qu'ils paraissent. Bien vite et bien fort, il crie, en les foudroyant :

— Pif ! Paf ! Boum ! Brrrrroum !

Et la princesse, plus affolée, glapit en secouant furieusement le siège du cocher :

— Je ne veux pas !... Je ne veux pas !

Près de choir, le cocher s'apaise et, tourné vers Pauline, Jean un peu méprisamment demande :

L'AMOUR EST TOUJOURS PUISSANT — (Suite)



III

La mère (entrant en coup de vent dans la chambre de son fils). — Ah, garnement ! Je te surprends à faire la cour à cette pimbeche de Hollandaise ! Sors d'ici tout de suite... hein...

Le père (se précipitant comme un ouragan dans la chambre de sa fille). — Je vais vous apprendre, mademoiselle, à faire l'amour avec notre vilain Irlandais de voisin. Quittez de suite cette chambre, je vous prie...



IV

La mère (après le départ de son fils). — Je vais lui jouer un bon tour, à cette péronnelle à cheveux jaunes ; elle ne recommencera pas de sitôt à agücher mon fils.

Le père (après le départ de sa fille). — Tonnerre des Antilles ! Je vais montrer au camarade que l'on ne vient pas impunément embrasser sa fille sans sonner. C'est à moi qu'il aura affaire à la prochaine occasion.